

XV

O poète, ô pasteur des humaines pensées,
Qui leur montres du doigt les haltes avancées,
Qui , suivant de l'amour le flambeau toujours sûr,
Sais, loin du sable aride et du marais impur ,
A ta flûte entraînant les jeunes rêveries,
Les attirer aux fleurs des divines prairies ;
Toi , dont le pas enseigne au troupeau rallié
Du céleste bercail le chemin oublié ;
Toi , dont la voix s'élève entre les voix charnelles,
Chaste et docile écho des lyres éternelles ;
Toi , qui portes dans l'or de ton cœur filial
Un rayon toujours chaud du soleil idéal ;
Gardien du feu pur , non , tu n'as pas à craindre
Qu'un souffle épais des sens ne vienne à nous l'éteindre ;
Tu le sais mieux que nous, un dieu nous tend la main,
Chaque siècle vers lui pousse le genre humain.

Donc , malgré cette nuit qui l'obscurcit encore ,
De l'âge industrieux salue aussi l'aurore ;
Dis-nous l'Antée impur par Hercule étouffé ,
Chante le Dieu du jour dont l'arc a triomphé ,
Voir Python expirant dans sa fange se tordre ,
Et des siècles meilleurs naître le nouvel ordre.
Du haut du mont sacré, dominant nos combats,
Montre-nous cette terre où tu n'entreras pas,
Fais-nous voir, embrassant l'un et l'autre hémisphère ,
Du champ donné par Dieu ce que l'homme a su faire.

C'était peu de dompter les taureaux écumants,
Il a mis sous le joug même les éléments ;